

— Ce ne sera pas trop car je compte bien leur donner de la *tablature*.

* *

Le moment d'après, Napoléon était irrité ; il témoignait sa mauvaise humeur en frappant de la pointe de sa cravache les petites mottes de terre éparses sur son chemin.

La sentinelle du poste qu'il venait de dépasser l'avait écouté sans affectation. Elle était restée immobile après avoir présenté les armes, et l'Empereur avait si peu fait attention à ce mouvement qu'il n'avait pas même rendu le salut d'usage, chose qu'il n'oubliait jamais. Il continua sur le même ton.

— Mais, à les croire, il semble qu'ils n'ont qu'à nous avaler !

— Oh ! oh ! grommela alors le vieux soldat sans changer de position ; nous nous mettrons en travers.

Ce mot, devenu historique, fit sourire Napoléon et le calma.

— Tu as raison ! dit-il au factionnaire avec un signe de tête approbatif ; oui... nous nous mettrons en travers.

LE PETIT CAPORAL

Arrivé à son quartier-général, il ne s'occupa plus que des dispositions à prendre pour la bataille qu'il comptait livrer le lendemain, et le soir il fit publier une proclamation qui électrisa toute l'armée.

Un peu avant minuit, Napoléon, voulant juger de l'effet qu'avait pu produire sa proclamation, s'adressa à Duroc et à Junot en leur disant :

— Mettez une redingote sur vos uniformes, et venez avec moi : je veux voir si tout est en ordre... Messieurs, dans les grandes occasions, rien n'est tel que l'œil du maître.

Il faisait un froid de *plusieurs loups*, pour nous servir de l'expression de Junot, dont la gaiété originale ne s'était pas encore démentie depuis le siège de Toulon ; mais personne ne songeait à la rigueur de la saison. Le feu des bivouacs était entouré par ces valeureux soldats que plus tard on devait qualifier du nom de *grognards*, réputés aujourd'hui les premiers et les plus braves du monde.

Les vieux grenadiers causaient ou chantaient en *astiquant leur fournement* pour le lendemain. Quelques-

uns racontaient de belles campagnes d'Italie et les merveilleuses campagnes d'Égypte ; les autres parlaient de Marengo. Quant à Napoléon, enveloppé dans sa redingote grise, il avait passé et repassé inaperçu derrière ces groupes, en écoutant les conversations et en prenant fréquemment du tabac, lorsque tout à coup, arrivé près d'un bivouac dont le feu plus ardent vint à éclairer son visage pâle et fatigué, un caporal occupé à mettre une pierre neuve à son fusil l'aperçoit et s'écrie en reculant de deux pas :

— Tiens ! le Petit-Caporal !

A cette exclamation, tous lèvent la tête : *L'Empereur ! ...* répètent-ils. *Vive l'Empereur !* répondent les soldats du bivouac voisin.

Et sur toute la ligne, dans les tentes et jusqu'aux postes avancés, partout le cri de *vive l'Empereur !* est porté, d'échos en échos, jusqu'au centre de l'armée russe, pour qui ce hurra est un sinistre avertissement.

Chaque soldat veut voir son Empereur ; les feux deviennent déserts et s'éteignent ; la nuit la plus sombre succède à la clarté douteuse à la faveur de laquelle Napoléon avait pu se guider ; mais, par une inspiration générale et instantanée, les soldats afin d'éclairer sa marche, imaginent de rouler la paille sur laquelle ils couchent, et l'attacher comme un flambeau au bout de leurs baïonnettes.

Aussitôt que quelques-uns ont accompli ce dessein, tous les bivouacs imitent cet exemple, et plus de cinquante mille fanaux ainsi allumés montrent à Napoléon son armée debout devant lui ; et tandis que les brandons enflammés s'agitent dans l'air, d'enthousiastes acclamations continuent de l'accueillir sur son passage.

Ce fut alors qu'un des plus anciens grenadiers du premier régiment s'approcha de Napoléon, et faisant allusion à sa proclamation, lui dit en le regardant fixement :

— Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer ; je te promets au nom de tous mes camarades, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux des Russes, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement.

— Ce sera notre bouquet ! s'écria un sous-officier.

— Oui ! oui !... Vivent l'Empereur ? reprit avec cet accent qui part du cœur tous les soldats qui l'entouraient.

— Ah ! tu veux de la gloire ! dit un autre ; eh bien ! demain on t'en... *flanquera*. Sois tranquille, on t'en... *flanquera*.

Napoléon vivement ému, ne chercha pas à les éloigner, car il était facile de lire dans ses yeux combien ces preuves d'amour lui étaient précieuses.

— Assez, mes amis ; assez, mes braves, leur dit-il. Depuis longtemps vous m'avez appris à compter sur vous.

Quant à Duroc et à Junot, ils ne pouvaient que pleurer en cherchant à serrer à la fois toutes les mains des officiers-généraux qui leur étaient tendues.

* *

— Que marmottes-tu tout bas ? demanda Napoléon en s'approchant doucement d'un vieux grenadier, auquel il tira une moustache qui peut-être n'avait pas été coupée depuis le passage des Alpes.

Ce soldat tenait comme ses camarades une torche de paille, dont le reflet éclairait sa figure brune, partagée horizontalement par une énorme cicatrice :

— Je dis... je dis...

— Répète-moi ce que tu as dit, je te l'ordonne.

Alors le soldat, foulant aux pieds son brandon de paille enflammé afin de l'éteindre plus vite, reprit avec un accent de sensibilité mêlée de rage comique.

— Eh bien ! mon Empereur, je dis que j'aurai un fameux malheur si je ne me fais pas tuer demain pour vous obliger... Napoléon fit un mouvement. — A moins cependant qu'un ordre du jour défende de se faire tuer, parce qu'alors, voyez-vous, Sire, tout le tremblement... les Russes... enfin...

Ce soldat l'œil en feu, les mains agitées d'un frémissement convulsif, ne savait plus que dire. Napoléon, qui avait lâché sa moustache, lui prit l'oreille, et, avec ce sourire d'ineffable bonté qui n'appartenait qu'à lui l'interrompit en disant :

— Tais-toi !... Tu ne sera pas tué, je t'en réponds... Je ne veux pas que tu sois tué, je te le défends.

Et de nouvelles acclamations s'élevèrent de toutes parts.

La nuit était déjà avancée, mais le ciel était splendidement étoilé. Napoléon rentra à la chétive cabane que ses grenadiers lui avaient construite ; avant de prendre un peu de repos, il dit avec émotion aux chefs de corps dont il était entouré :

— Messieurs, cette soirée est la plus belle de ma vie.

* *

Des hauteurs d'Austerlitz, les empereurs d'Autriche et de Russie voient la défaite de leurs gardes, et tentent